

# Déflagrations

Dessins d'enfants et violences de masse

Exposition

29 janvier – 2 mai 2021  
Dossier enseignant

Mucem

## Département du développement culturel et des publics

---

Chargée des publics scolaires  
Elodie Castaldo

Enseignant - chargé de mission  
Mathias Réquillart

[scolaire@mucem.org](mailto:scolaire@mucem.org)

Service des réservations:  
[reservation@mucem.org](mailto:reservation@mucem.org)  
04 84 35 13 13

## Plateforme de ressources en ligne

---

[www.mucem.org/espace-ressources-enseignants](http://www.mucem.org/espace-ressources-enseignants)

Cet outil dédié aux enseignants propose des ressources sur les expositions exploitables en classe avec vos élèves (plan de scénographie, visuels, textes et cartels de l'exposition, etc.) ainsi qu'un espace collaboratif permettant d'échanger entre enseignants à propos des sorties scolaires réalisées au Mucem et des pratiques pédagogiques.

Pour y accéder, entrez le code d'accès « MucemPeda » réservé aux enseignants.

Introduction	5
Entretien avec Zérane S. Girardeau, commissaire de l'exposition	6
Parcours de l'exposition	11
Commissaire de l'exposition	21
Scénographie	21
Offre autour de l'exposition	22
Visites scolaires	
Programmation artistique et culturelle	
Visuels disponibles dans l'espace ressource enseignant	23
Partenaire	25
Informations pratiques	26



## Commissariat

---

Zérane S. Girardeau  
Commissaire, productrice et directrice artistique,  
fondatrice de *Déflagrations*

Association *Déflagrations*

## Scénographie

---

Renaud Perrin  
Scénographe

Géraldine Fohr  
Graphiste

## Avec la participation de l'artiste

---

Enki Bilal

L'exposition «*Déflagrations*» est un hommage à un geste de création très singulier : celui des enfants qui, après avoir côtoyé la mort dans des situations de guerres ou de crimes de masse, ont repris les crayons de couleur pour se raconter.

Dans les camps de réfugiés, dans les villes bombardées, les écoles, les centres de soins, les ateliers : ils ont créé, tracé, joué, et rêvé aussi, en s'emparant de ce langage à la fois universel et infiniment personnel qu'est l'expression graphique. Ils ont vu les règles qui régissent l'humain saccagées, mais face à nous, se tient toute la puissance de ce geste de dessiner avec ce qu'il porte de résistance. Sur plus d'un siècle traversé, ces images nous montrent à la fois le soleil et la déflagration.

L'exposition présente plus de 150 dessins provenant de musées, bibliothèques nationales et universitaires, institutions internationales et ONG, ou encore d'archives de psychiatres, de psychologues et de correspondants de guerre. Invités, des artistes et des écrivains, aux côtés de Françoise Héritier, offrent autant d'échos à ces *traces* déposées dans l'histoire. Parmi eux, Enki Bilal, compagnon du projet depuis ses débuts, est l'artiste associé à cette exposition.

« Ce geste nous rappelle que si ces enfants sont victimes, ils sont aussi des témoins et des acteurs qui racontent, inscrivent, montrent, prennent part aux mémoires et récits des sociétés. »

### Comment est né ce projet ?

Bien en amont de ce projet d'exposition, il y eut le choc des témoignages sur la guerre en Syrie. Le choc des images sur la répression, la panoplie d'armes interdites (bombes à fragmentation, bombes incendiaires au phosphore, barils de TNT, gaz sarin, etc.), les bombardements sur les populations civiles, les écoles, les hôpitaux. Et puis, dans cette mer qui nous fait face, les corps noyés.

Bien sûr s'est installé tout le chaos géopolitique que l'on sait, et le sentiment d'impuissance, le découragement. J'ai senti comme tout le monde ce risque de l'habitude dans ce temps long de la guerre qui s'acharne, le risque de la distanciation, peut-être même de la « déréalisation »... quand la barbarie finit par se transformer en un bruit de fond lointain qui disparaît de la une de nos journaux.

« Déflagrations » a commencé sur un mode très instinctif, j'entends par là qu'il s'agissait d'abord d'une démarche et d'une recherche personnelles : une nécessité de garder les yeux ouverts, de ne pas mettre au loin, de ne pas anesthésier l'émotion. Cette violence me concernait et c'est autour de la question de notre relation à la violence et à sa figuration qu'a commencé à s'écrire « Déflagrations ». La ville de Strasbourg et l'équipe de sa médiathèque André Malraux qui avaient manifesté leur intérêt sur ce projet de recherche ont alors permis la création d'une première exposition en 2017.

### Ces dessins d'enfants, ils rendent la guerre plus « sensible » ?

Ils déplacent, parfois désorientent, notre regard sur la guerre et ce regard peut être plus sensible. Ces dessins sont autant d'écritures intimes sur des fragments de mémoire visuelle, émotionnelle, physique, de ces enfants. Écritures singulières et non préméditées. Les enfants sont partout dans les villes en guerre, les hôpitaux bombardés, les chemins de l'exil... Blessés, mutilés, torturés, violés, tués, obligés de fuir, soumis aux privations, témoins des violences subies par leurs proches ou de la mort de ceux-ci, enlevés, enrôlés de force ou depuis toujours condamnés à vivre dans une société guerrière, leur expérience des violences de masse est totale.

Leurs visages photographiés et filmés arrivent sur nos écrans. Mais qu'y a-t-il dans ces regards ? Quels sont leurs récits ? Leurs peurs ? Leurs rêves ? Quelle est leur expérience intime des violences et cruautés ? Comme le formule très justement Cécile Hennion dans le catalogue de l'exposition, « avons-nous gardé au fond de nous un peu du monde enfoui de l'enfance pour comprendre ce qu'ils ont à dire ? », « saurions-nous les entendre ? ». Pour tenter d'approcher cette hauteur d'enfant et ses regards singuliers, les expressions graphiques ouvrent un champ d'une richesse incroyable.

Ce geste de figuration est à la fois très personnel et universel – avec ou sans apprentissage, un enfant trace, dessine, et ce, par-delà les cultures, les temps et les territoires. Par le simple fait des répétitions graphiques ou narratives, ce langage partagé des lignes et des couleurs offre la possibilité de relier des récits personnels jusqu'ici dispersés dans des pages d'histoire différentes. Sans nier toutes les singularités historiques et contextuelles, cette multiplicité de récits qui cohabitent les uns avec les autres éclaire autrement ce qui nous est commun, anthropologiquement commun. En premier lieu notre vulnérabilité partagée quand la mort est bondissante et l'intégrité physique et psychique menacée, quand l'interdit de tuer est levé.

Même si le réel est reconfiguré de façon très personnelle dans les dessins des enfants (avec des éléments effacés, exagérés, déformés), ce langage non verbal, « pré-verbal », nous aide à nous approcher de l'expérience intime des violences. Contrairement à une image immédiatement et totalement lisible, ces dessins empruntent aussi bien au monde réel qu'au symbolique et à l'imaginaire. Des éléments peuvent donc rester tout à fait énigmatiques. Ce sont parfois de minuscules détails qui vont être les éléments les plus signifiants. Ce qui est intéressant, c'est

d'observer comment les dessins peuvent laisser du jeu pour l'imaginaire, et mobiliser différemment nos regards, nos sensibilités, sur ce sujet des violences de masse. Ici, juste à côté de la scène de l'effroi, une fleur, seule, se tient haute sur sa tige. Là, des bouches, des bras parfois, disparaissent de silhouettes comme pétrifiées, au cri empêché. Mais les yeux qui ont vu sont sur-dessinés. Un soleil jaune ou rouge fixe le massacre, comme un personnage dans la scène. Nous ne pouvons que toucher, approcher, une histoire, une trace. La signification, intime, reste réservée à l'enfant.

## Cette exposition est une forme d'hommage à ces enfants ?

Oui, un hommage à ces enfants et à leur geste de mise en récit. En travaillant sur cette documentation, en découvrant toutes les richesses graphiques et narratives, il était évident qu'il fallait montrer ces dessins. Les exposer c'est aussi leur donner une *place*. Une place qui peut nous amener à mieux reconnaître leurs expériences de la violence, leurs mémoires et leurs expressions à part entière. Fondamentalement, leur donner cette place évoquée, cette reconnaissance, n'est-ce pas simplement ce que nous leur devons ?

Jean-Christophe Bailly parle des qualités fondamentales de l'image, « à commencer par son saut silencieux hors du discours et sa puissance de déposition ». Ces mots me touchent tout particulièrement quand je suis devant les dessins des enfants, quand j'ouvre une enveloppe qui m'est adressée pleine de feuilles un peu froissées (car ce ne sont presque jamais des papiers à dessin qui sont donnés aux enfants, mais le plus souvent des papiers « pauvres »). Impossible de passer à côté d'un des sens de ce mot de « déposition » : la plainte, entendue et inscrite. Car ces enfants projetés dans les guerres et crimes de masse ont souvent vu le socle de ce qui fonde l'humain saccagé par tous les actes désignés comme interdits et criminels, jusqu'à ceux qui restaient encore impensés. Déplacés, réfugiés, dans un camp, dans un centre de soins ou ailleurs (mais au moins, le plus souvent, dans une accalmie du ciel), ils racontent avec leurs crayons, puis ils donnent ce papier marqué d'un message. Ils ne l'enterrent pas dans le sable, ils ne le cachent pas, ils le donnent, l'offrent le plus souvent. Oui, ce geste personnel de *déposition* requiert nos regards.

Ce geste nous rappelle que si ces enfants sont victimes, ils sont aussi des témoins et des acteurs qui racontent, inscrivent, montrent, prennent part aux mémoires et récits des sociétés.

Montrer ces dessins c'est peut-être aussi entrevoir leur pouvoir d'appeler et renforcer nos vigilances et nos résistances face aux discours montants et à leurs idéologies associées qui construisent des figures de « l'ennemi », attisent les peurs, nourrissent les haines ; tous ces mécanismes qui ont souvent préfiguré les pages de violence dans l'histoire. Ces enfants dessinateurs ne seraient-ils pas des *éclaireurs*?... nos éclaireurs. Et leurs dessins des avertissements. Linda Lê livre un très beau texte dans le catalogue : « Face aux ténèbres, écrit-t-elle, [ils] éclairent d'une autre lumière un monde déboussolé. »

## Quel sont les champs couverts par cette exposition ?

Le premier champ est thématique : les guerres et les crimes de masse, rassemblés sous l'intitulé non académique de « violences de masse ». Celles-ci correspondent toujours à un temps de consentement (d'individus, de groupes, d'États) à la violence, parfois à la cruauté ; un temps de démultiplication de la mort et de la destruction. Là est notre sujet et son périmètre de recherche. Les violences et les cruautés ici à l'œuvre pourront être qualifiées dans certains cas par la justice pénale internationale de crimes de guerre, de crimes contre l'humanité ou de génocide.

Le deuxième champ est temporel. Les dessins de la Première Guerre mondiale (de la collection parisienne « Le Vieux Montmartre » au musée Montmartre) sont les pièces les plus anciennes dans le corpus exposé. Des dessins d'enfants migrants bloqués en Libye où la guerre sévit, sont parmi les plus récents.

Le troisième champ est géographique. Le corpus sur lequel nous travaillons est sans frontières. Mais l'Europe, le Moyen Orient et l'Afrique sont particulièrement représentés.

L'exhaustivité est bien sûr hors d'atteinte dans la représentation temporelle et géographique, quand on pense à l'intensité des violences qui ont déferlé sur le monde en un siècle... Mais aussi, très concrètement, parce que nous travaillons sur des traces fragiles et mal conservées – plus encore par temps de guerre – sur des traces de ce fait lacunaires.

Les contraintes liées à l'espace d'exposition nous ont conduits à écarter beaucoup de dessins. Les présents, nombreux, nous font néanmoins traverser des temps, cultures et territoires très différents.

## Ces dessins d'enfants, que racontent-ils ?

Ils racontent d'abord des vies singulières... et des expériences uniques, irréductibles. Il y a bien trop de singularités dans la personne de chaque enfant, bien trop de multiplicités contextuelles, historiques, sociales, culturelles, pour faire la synthèse d'un sujet si incroyablement vaste et complexe. Nous donnons à voir une minuscule constellation d'un peu plus de 150 dessins qui traversent un siècle. Au sein de cette constellation, des tracés et récits se rapprochent et proposent des figures et entrées thématiques. Elles sont des propositions ouvertes, laissant place à l'imaginaire. Le souhait est d'éviter d'inféoder les dessins à des idées ou concepts qui leur sont antérieurs, et de ne pas les assigner à une interprétation.

On y perçoit des figures de monstres, incarnation de l'ennemi diabolique, et des figures héroïques, réelles ou fantasmées. On voit toute la terreur face au feu du ciel, ces bombardements qui envahissent les dessins de la guerre d'Espagne jusqu'à la Syrie et ses barils explosifs. On s'approche de ce mot « déflagration » quand tout explose et implose à la fois, laissant place au magma de feu ou au vide. Des silhouettes, en quelques traits, disent silencieusement l'effroi. L'une d'entre elle est accompagnée du regard fixe de Sonia Wieder-Atherton et de son violoncelle, d'autres par le geste d'Ernest Pignon Ernest, ou de Vladimir Velickovic...

Les instants de pillages, d'assassinats, de profanations, sont comme inscrits sur les rétines des enfants. Cette inscription nous est redonnée par le trait du dessin, très loin donc de l'instantané photographique qui le plus souvent nous aurait été *irregardable* dans les cas de corps suppliciés. Ici, le dessin permet à l'œil d'entrer dans la scène et d'approcher l'expérience intime des pires violences.

Et puis, parce qu'il faut sauver la vie, c'est la fuite et l'exil qui envahissent les feuilles de papier. Fuir, cette « dépossession sans recours, dont parle Etel Adnan, quand « l'autre », quelqu'un ou quelque chose, prend possession de ce que vous abandonnez, que vous laissez derrière vous. » Alors, dans les dessins, les silhouettes chargées de ce qu'elles peuvent porter, marchent, roulent, naviguent, tentent de passer des frontières.

Toujours, dans cette traversée au cœur des récits des enfants, quelque chose insiste. La vie. Ce geste des enfants, celui de dessiner, est d'abord un geste de vie, de lien, de soin parfois, de récit donné, partagé, un geste gagné sur la mort et la destruction. Alors que l'existence humaine a été abîmée et détruite, ils ont déposé un geste, des gestes de *résistance*, à l'image des soleils et des fleurs et des rêves dessinés... qui résistent, eux aussi.

## Comment ces dessins ont-ils été collectés ?

L'identification des dessins est une histoire toujours surprenante de recherches mêlées de bifurcations, hasards et discussions. Mais c'est d'abord un grand maillage de lectures, de rencontres, de confiances et mobilisations sur un temps long, qui permettent de cheminer sur un sujet aussi vaste.

Au-delà de quelques cas particuliers, je distingue plusieurs types de sources :

Les sources muséales et archivistiques: il s'agit le plus souvent de dessins sur des conflits anciens (Première et Deuxième Guerre mondiale, guerre d'Espagne...), ou bien encore des sources assez récentes auxquelles on a donné assez immédiatement un statut d'archives à protéger (je pense par exemple aux dessins du Darfour que les ONG Waging Peace et Human Rights Watch ont déposé dans des fonds archivistiques). Ces fonds d'archives protégés et aujourd'hui entre les mains d'institutions ont parfois nourri des publications d'historiens (par exemple sur les enfants d'Allemagne et des territoires annexés par les nazis, sur des enfants parisiens durant la Première Guerre mondiale, ou encore sur les enfants de la Guerre d'Espagne). Il y a aussi des archives de plusieurs associations et ONG sur des missions passées (comme Enfants Réfugiés du monde), et enfin des archives personnelles – par exemple le fonds du photographe correspondant de guerre Patrick Chauvel, qui comprend des dessins d'enfants tchéchènes de la deuxième guerre de Tchétchénie, documents photographiés à l'occasion de la réalisation d'un film en 2000.



Le second type de sources, ce sont les sources éditoriales, datées principalement entre 1960 et 2000. Des artistes engagés auprès d'un peuple et sa cause ont porté des projets éditoriaux après avoir fait dessiner des enfants, le plus souvent déplacés ou réfugiés (contextes des guerres en Algérie, en Palestine, au Sahara occidental). Ces dessins nés sous l'impulsion d'artistes se distinguent souvent picturalement. Je pense ici aux dessins rassemblés par les artistes Seta Manoukian, Mona Saudi et Kamal Boullata. Des ONG ont aussi accompagné des projets éditoriaux à partir des années 1980-1990. Dans les deux cas, ce sont des éditions dédiées uniquement à un conflit avec l'objectif du témoignage et de la sensibilisation, y compris parfois sur le travail clinique en situation humanitaire. Dans la majorité de ces cas, la plupart des originaux ont disparu. Le travail consiste alors à valoriser ces reproductions éditoriales.

Et puis, bien sûr, domine la partie très contemporaine des sources identifiées grâce aux institutions internationales (UNICEF, UNHCR, partenaires du projet), aux ONG (Médecins Sans Frontières, SOS Villages d'Enfants, Triangle Génération Humanitaire, Human Rights Watch, Solinfo, Alwane,...). C'est une très belle chaîne qui s'est mobilisée (et qui continue) jusque dans les camps de réfugiés et centres de soins; et bien sûr des soutiens et des confiances données et rassemblées autour de l'objectif commun: montrer ces dessins. Il s'agit là de documenter au mieux ces sources provenant de conflits contemporains, avec la nécessaire protection des enfants et de leur identité. Tisser ces liens, prendre soin des implications et de toutes les aides apportées est une démarche longue, bien sûr, mais passionnante.

## Parmi tous ces dessins, y-a-t-il des histoires, des trajectoires, qui vous ont particulièrement interpellée ?

Beaucoup... c'est la raison même pour laquelle il est difficile d'envisager de suspendre une telle recherche, de ne pas continuer à protéger ces images.

Je pense immédiatement au dessin d'un garçon érythréen: d'abord réfugié en Ethiopie, il prend la route de l'Europe à l'âge de 12 ans après la mort de son père; à son arrivée en Libye en 2017, il est vendu à des trafiquants d'êtres humains; puis libéré de leurs prisons clandestines, il tente la traversée de la Méditerranée durant l'été 2019. En octobre, dans un centre de détention pour migrants, il dessine le naufrage (130 morts)... Autour du bateau résistent encore toutes les petites silhouettes aux bras levés, et au centre, cette scène qui ne le quitte plus: un père tient ses deux bébés dans ses bras, impossible de lâcher ses enfants pour nager, il les gardera contre lui... ensemble ils sombreront tous les trois. L'équipe médicale de MSF m'a adressé ce dessin un soir à minuit, cette image d'une extrême précision et son récit ne m'ont plus lâchée. J'ai fait la promesse que ce dessin serait montré.

Je citerais aussi le dessin de Haïdar, 11 ans, qui a dessiné *Les barils* en 2012 à Raqqa en Syrie: trois hélicoptères verts balancent des barils explosifs noirs sur une ville aux maisons de toutes les couleurs, dans un ciel bleu méditerranéen. Quand l'association Alwane partage ce dessin avec moi, nous ne savons rien de ce qu'est devenu Haïdar. Nous l'apprendrons plusieurs années après: sa maison a été bombardée par le régime. Haïdar est mort dans ce bombardement avec un frère, une sœur, sa mère enceinte, un oncle et une tante avec leurs deux enfants. Son père et un de ses frères n'étaient pas à la maison et ont survécu. Le dessin des «barils» d'Haïdar est là comme un dernier dessin. Une *clameur* non disparue.

## Des artistes, par exemple Enki Bilal ont accompagné ce projet. De quelle manière participent-ils à l'exposition ?

Enki Bilal est tout à côté du projet depuis le début du chemin. Lorsqu'il a vu les premiers dessins rassemblés, il a offert son aide, sa présence, proposant d'ailleurs que lui et d'autres artistes offrent une réponse à ces dessins. Voilà donc plusieurs années qu'il accompagne «Déflagrations»; sa présence, sa confiance, ont été précieuses, comme celles de l'anthropologue Françoise Héritier et du philosophe Pierre Hassner, mais aussi de l'écrivaine Linda Lê, de l'artiste Sonia Wieder-Atherton, de l'historienne Catherine Gousseff, des juristes Monique Chemillier-Gendreau et Olivier Bercault, du magistrat Bruno Cotte, des correspondants de guerre Rémy Ourdan et Cécile Hennion, ou encore du réalisateur Guy Baudon qui m'a montré les dessins d'Espagne d'Alfred et Françoise Brauner voilà plus de vingt ans...

Observant le geste de l'enfant qui le plus souvent donne son dessin et appelle ainsi une conversation personnelle, j'ai proposé à des artistes, écrivains, chercheurs, correspondants de guerre,

d'accompagner un dessin d'enfant en lui offrant une réponse. Ces gestes sont autant de mises en lumière, d'échos et de reconnaissances donnés à des « traces » par-delà les temps. Seule quelques-unes de ces participations/conversations sont présentes dans l'exposition.

On revoit Françoise Héritier, qui fut la marraine du projet jusqu'à son décès en 2017, dans une analyse magistrale d'un dessin d'enfant du Darfour. Je n'ai jamais vu quelqu'un s'emparer de ces dessins d'enfants comme elle le faisait, tous les détails y étaient scrutés, interrogés, commentés. Elle avait la générosité de la transmission qui fait que les enfants comme les adultes reçoivent son analyse filmée, simple et brillante à la fois. Née en 1933, elle se souvenait de sa terreur d'enfant durant la Seconde Guerre mondiale, cette terreur qu'elle décryptait dans les signes tracés par les enfants.

Enki Bilal, l'artiste parrain de « Déflagrations », dépose trois gestes différents dans l'exposition. Il répond au dessin d'un enfant tutsi du Rwanda, témoin du meurtre de son père. Dans le même espace, il a imaginé une installation au sol, *Champ de bataille avec armes de guerre*, ces porteuses de la dévastation. Enfin, il réalise une interprétation-montage à partir de *Guernica* de Pablo Picasso. Elle s'intitule *Six artistes pour traduire l'horreur*, et réunit: « L'artiste Pablo P. qui montre la ville bombardée, l'artiste anonyme A qui montre le père exécuté, l'artiste anonyme B qui montre l'effroi du tétanisé, l'artiste anonyme C qui montre l'envol de l'ange, et l'artiste anonyme D qui montre le regard exorbité... Le sixième et dernier, l'artiste Enki B., qui fait se rencontrer les cinq autres. »

Il ajoute: « Mais de tous, seuls les quatre enfants artistes anonymes savent de quoi ils parlent, car seuls eux ont vécu le moment. Grâce à eux [...], la guerre aux hommes qui font la guerre continue ».

Cette idée-là, autour de l'inversion de la transmission, rappelle cette phrase prononcée par l'auteur de cette œuvre universelle sur la guerre qu'est *Guernica* (là où pour la première fois, l'aviation a systématiquement massacré une population civile). Pablo Picasso avait un réel attrait pour les dessins d'enfants. Après la guerre, visitant une exposition de dessins d'enfants organisée à Paris par le British Council, on l'entend déclarer: « Quand j'avais leur âge, je dessinais comme Raphaël, mais il m'a fallu toute une vie pour apprendre à dessiner comme eux. »

L'exposition « Déflagrations » rend hommage au geste de création des enfants qui, après avoir côtoyé la mort dans des pays dévastés par les guerres et les crimes de masse, ont tracé, dessiné, raconté, rêvé... Dans des camps de déplacés et de réfugiés, dans des villes toujours sous la menace des bombes, dans des écoles ou des ateliers, dans des centres de soins, ils ont inventé, dans une urgence impérieuse, une beauté sans apprêt pour dire leur survivance. Les règles qui régissent l'humain ont été saccagées. Mais tout ce que ce geste de dessiner peut porter de résistance – des désirs et de la vie, des récits et des clameurs – se tient face à nous.

« Déflagrations » est un chemin de connaissance et de reconnaissance des expériences, des mémoires et expressions à part entière de ces enfants témoins, victimes, acteurs. Les dessins infiniment singuliers s'entremêlent par-delà les diversités et jettent des ponts entre les pages d'histoire, les cultures et les pays. Grâce à leurs richesses figuratives et narratives, ces images ont le pouvoir de nous affecter, d'appeler nos imaginaires, elles nous aident à approcher, frôler peut-être l'expérience intime de la violence. Ces traces déposées par les enfants dans l'Histoire participent aux mémoires plurielles des sociétés tout comme à la conscience vigilante sur les violations des droits humains. Face aux peurs et aux passions funestes, ces jeunes dessinateurs seraient-ils nos *éclaireurs* ?

L'exposition donne à voir plus de 160 dessins qui traversent un siècle, depuis la Première Guerre mondiale jusqu'au récent conflit libyen. Elle se déploie sur 320 m<sup>2</sup>, en six sections thématiques, et présente, en écho à ces dessins d'enfants, des œuvres et des travaux d'artistes, d'écrivains et de chercheurs invités à participer à ce projet.

## À noter

La nature des dessins présentés rend très difficile l'identification de leurs auteurs. En outre, la nécessaire protection des enfants qui pourraient se trouver aujourd'hui encore en situation de potentiel danger nous amène parfois à effacer leurs identités afin de ne pas les exposer.

Le Mucem et le commissariat de l'exposition sont à la disposition de toute personne qui se présenterait comme auteur ou qui fournirait des informations permettant de l'identifier.

## Section 1. La guerre « pour de vrai »

Les hommes s'en vont en habit de combattant. La guerre va se jouer « pour de vrai ». Les premières séparations intimes sur le quai de la gare sont bientôt suivies d'alertes aériennes, de courses aux abris, de l'arrivée des chars, du premier mort. « La première victime que je vois... c'est un cheval. Juste après, une femme... ça m'étonne. Je me figurais qu'à la guerre on ne tuait que des hommes... », se souvient Guena Louchkevitch sur son enfance à Minsk durant la Seconde Guerre mondiale.

À Beyrouth, Sabah Dimechkie a dessiné une figure inquiétante, à moitié humaine, à moitié démoniaque, aux yeux plantés dans les nôtres. Serait-ce une créature humaine affublée d'un masque, présage des tragédies ?

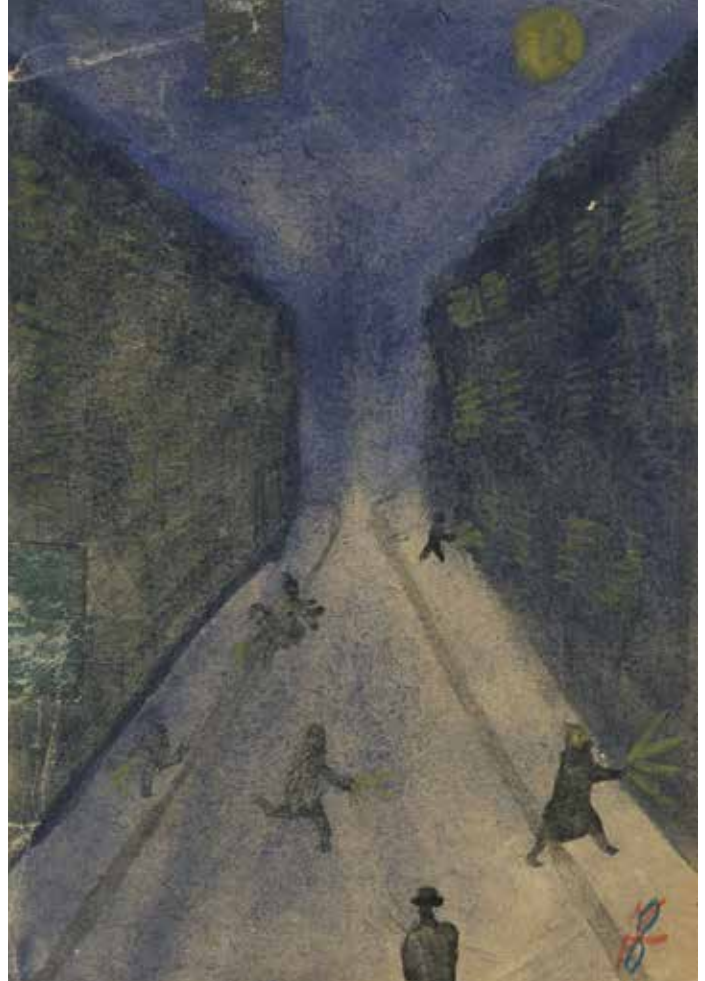
Source citation: Svetlana Alexievitch, *Derniers témoins*, Presses de la Renaissance, 2005. Traduit du russe par Anne Coldefy-Faucard.

Sur la cimaise, une citation d'enfant: « Un jour on a entendu à nouveau des tirs et on a vu un nuage de Bolchéviques qui fuyaient de la ville. Et après ont commencé toutes ces horreurs qu'on n'écrit que dans les contes. Je ne peux plus écrire parce que j'ai mal à la dent. » Fille de 12 ans, Russie

Extrait de: Catherine Gousseff, Anna Sossinskaia, *Les enfants de l'exil. Récits d'écoliers russes après la Révolution de 1917* (Bayard, 2005).



1. Sabah Dimechkie, 11 ans, lycée Fakhreddine de Beyrouth au Liban, début des années 1980 © Extrait de: Seta Manoukian, *Les Enfants libanais et la Guerre*, Éditions Dar Al-Farabi



2. Élève d'une école de jeunes filles à Paris, 1939. *Paris la nuit, descente aux caves-abris lors d'une alerte aérienne*. MUNAÉ (Musée National de l'Éducation – Réseau Canopé), Rouen © Réseau Canopé – Le Musée national de l'Éducation

## Section 2. Face aux monstres

Face au danger qui menace, l'angoisse et la peur font surgir des cauchemars éveillés où l'ennemi s'incarne dans de diaboliques dragons bipèdes ou quadrupèdes, avec ou sans ailes, monocéphales ou multicéphales, monstres aux gueules voraces. À cette incarnation animale du Mal, les enfants opposent leurs héros, leurs saints Georges, leurs valeureux combattants, puissants et armés, vainqueurs d'un théâtre d'affrontements où se réinvente l'héroïsme dans toute sa force. Ils représentent aussi la courageuse résistance de leurs proches, hommes et femmes qui se soulèvent pour défendre leurs droits et libertés. C'est cette même lutte pour la vie qui définit les sauveteurs, ceux-là qui portent secours, protègent des vies écrasées sous les bombes, ou menacées d'être englouties par ce vaste cimetière marin qu'est devenue la Méditerranée.

Aux côtés des dessins d'enfants, cette partie présente un court texte de l'écrivaine Linda Lê, *Aube sanglante*, en réponse au dessin de Manh Khoi titré *L'oncle combattant au chapeau fleuri*,

(Vietnam 1972). Elle fait aussi l'ouverture du catalogue avec son texte *Lumières pour enfants*.



3. Soufi Abdelmalek et Buono Michel, 9 ans, *Les armes du combattant de l'ALN*, Algérie, 1962 © Extrait de: Mohamed Bencharif, *Quand les enfants écrivent l'histoire*, Éditions Bachari, 2015



4. Mario, 11 ans, de Požega en ex-Yougoslavie, *La peur*, 1994 © Extrait de: UNICEF, *I dream of peace. Images of War by Children of Former Yugoslavia*, Harper Collins, 1994

## Section 3. Le ciel assassin

Le ciel se remplit de machines volantes, engins de foudre et de mise à mort de plus en plus puissants. La guerre, comme l'écrit Edgar Morin, est « beaucoup plus qu'agression et conquête, [elle] est une suspension des contrôles de "civilisation", un déchaînement ubrique des forces de destruction ».

Entre *Guernica* et la Seconde Guerre mondiale, les dernières digues morales qui séparent les combattants et les non-combattants sont rompues. Les enfants n'en finiront plus de décrire les bombardements des civils et de leurs habitations. Le ciel est strié par des éclairs que tracent les explosions. La feuille de dessin s'emplit du vacarme des bombes. Si, dans le ciel, pour les conducteurs d'engins de destruction, la mort est presque une abstraction, au sol, elle est corps désarticulés, calcinés, broyés, soufflés. Mais, dans le ciel des enfants, il arrive que les engins démoniaques n'aient pas le pouvoir de dévorer toute la lumière et la vie : un soleil jaune ou rouge fixe la scène, une fleur et ses pétales restent intacts, un « doudou » qui a réchappé surgit des ruines.

Source citation : Edgar Morin, *Le Paradigme perdu : la nature humaine*, Éditions du Seuil, Paris, 1973, p. 202.



5. Enfant tchéchène réfugié dans un camp en Ingouchie, 2000  
© Courtoisie : Fonds Patrick Chauvel



6. Janina Waskowska (2<sup>e</sup> année d'école primaire), *Bombardement*, Pologne, printemps 1946. Dessin d'écolier sur le sujet « mon souvenir de la guerre », réalisé dans le cadre d'un concours organisé par le ministère polonais de l'Éducation et le magazine populaire  
© Courtoisie : Archives contemporaines d'État de Varsovie

Aux côtés des dessins d'enfants, cette partie présente les participations de Rémy Ourdan (correspondant de guerre au journal *Le Monde*) et de l'écrivain Erri de Luca. La projection d'une séquence vidéo de Patrick Hepner, *Bombardements* (10 dessins traités en une subtile animation) accompagne cette thématique.



7. Garçon rohingya du Myanmar, 12 ans, camp de réfugiés Balukhali dans la région de Cox's Bazar, au Bangladesh, fin 2017  
© Courtoisie : UNICEF Bangladesh & COPEC

Il a dû fuir Boli Bazar, village birman, avec sa famille en septembre 2017. Ils ont mis treize jours, à pied et en bateau, pour rejoindre la frontière du Bangladesh. « Je me souviens des soldats qui entraient dans le village et mettaient le feu partout, ils tuaient et violaient les gens. [...] En dessinant ce que j'ai vu, j'espère montrer l'histoire des Rohingyas et leur souffrance. » Il décrit les hélicoptères de combat, les maisons incendiées avec des personnes à l'intérieur, d'autres silhouettes à côté des maisons bleues qui sont représentées à l'horizontale, et la fuite des survivants par la rivière.

## Section 4. Déflagrations

Déflagrations... sonore, visuelle, corporelle, ce mot dit l'explosion « du dehors » (le chaos et la dévastation) qui se propage en une implosion « du dedans » (physique et/ou psychique, accompagnée d'épouvante, d'effroi). Les enfants, dessinant, semblent s'abîmer dans un océan de terreur. Les dessins et peintures d'apocalypse – surabondance des traits ou des aplats sur la page entière, magma de feu, cendres et sang mêlés – sont étrangement proches des simples tracés de figures minimalistes, suspendues dans le vide, parfois déformées. Leur long cri de frayeur est comme réprimé. Dans la saturation ou le vide, dans les yeux des silhouettes, le néant est tout proche.

« Il y a un point [...] où la limite entre la vie et la mort, le chaud et le froid, l'air et l'absence d'air devient si infime – une toile d'araignée de soleil – que l'on peut toucher de la main la terre du non-être, tout en restant vivant », selon les mots de Goliarda Sapienza.

Source citation: Goliarda Sapienza, Carnets, Le Tripode, Paris, 2019, p.19-20.



8. Amar, 6 ans, *Le sang du martyr*, Raqqa, Syrie, 2012. Amar a vécu les attaques du régime de Bachar el-Assad avant de fuir en Turquie  
© Courtoisie: Alwane, association de soutien aux enfants syriens



9. Myriam Issa, enfant palestinienne réfugiée dans le camp de Bak'a, en Jordanie, 1968-1969 © Extrait de: Mouna Soudi, *Le Temps de la guerre: témoignage d'enfants*, 1970

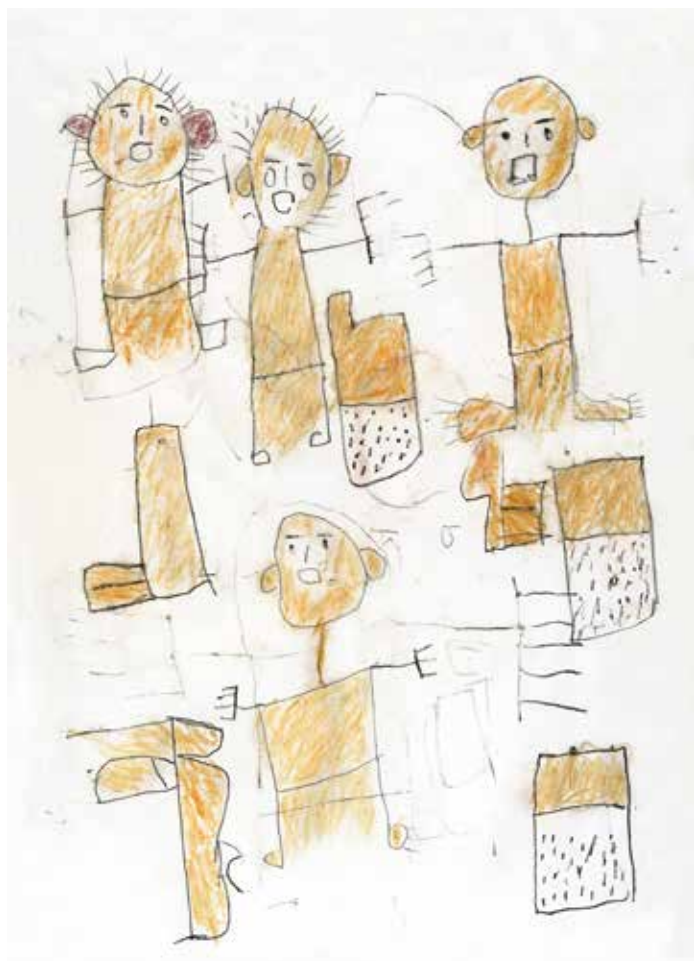
Aux côtés des dessins d'enfants, cette partie présente des participations de l'écrivaine Laura Alcoba et des artistes Ernest Pignon-Ernest, Vladimir Velickovic, Himat, Mohamad Omran et Brian McCarty.

Notons aussi la présence de trois projections:

- Une vidéo de l'artiste violoncelliste Sonia Wieder-Atherton, accompagnant le dessin d'Ayah, réfugiée syrienne en Turquie à Gaziantep (2014) – « transcription / interprétation » d'une musique de Leoš Janáček, vidéo réalisée par Xavier Arias.
- Une vidéo de Patrick Hepner: *Figures de l'effroi* (11 silhouettes dessinées sont très légèrement animées).
- Une séquence vidéo d'une analyse magistrale d'un dessin d'enfant du Darfour délivrée par Françoise Héritier qui fut la marraine de ce projet dès 2013. Cette séquence a été filmée quelques mois avant sa mort en 2017. Elle nous aide à regarder un dessin extrêmement précis sur les crimes perpétrés.

Dans ce même espace, est présentée la réponse dessinée d'Enki Bilal à *Fils, Rwanda* (1994): *La mort d'un père sous les yeux de son fils* (2017).

Au centre de cette section, une installation d'Enki Bilal est déposée au sol, *Champ de bataille avec armes de guerre, Un siècle de conflits entre «enfants» et «inhumains»*.



10. Garçon déplacé dans la ville de Kaya, 13 ans, région du Centre-Nord au Burkina Faso, juillet 2020  
© Courtoisie: UNICEF Burkina Faso.

Il dessine la peur face aux attaques dont il a été le témoin. Des groupes armés non étatiques sont particulièrement actifs dans les régions du Sahel et du Centre-Nord du pays. Dessin réalisé dans un « espace ami des enfants » de Kaya où des travailleurs sociaux et psychologues accompagnent les enfants déplacés.



## Section 5. L'humain dans ses immenses ténèbres

La « volonté précise de démolir l'humain dans l'homme avant même de le tuer » dont parle Primo Levi, ce dernier en fut le témoin et la victime. Les figurations des enfants sont habitées par cette *démolition* : massacres de populations civiles non armées et profanation des corps, destruction des édifices et des représentations cultuelles et culturelles, dominations exercées sur « l'Autre » – décrété indésirable et nuisible, avili et mis en esclavage –, annihilé en tant qu'« ennemi », cette destruction pouvant aller jusqu'à l'extermination de masse et l'industrialisation de la mise à mort.

Ce qui fonde la vie humaine est broyé par des criminels de guerre, des auteurs de crimes contre l'humanité, des génocidaires. Les détails de scènes de pillage, de destruction et d'exécution semblent être des images gravées dans les yeux des enfants. Les corps en vie, pétrifiés ou en fuite, les corps morts, parfois mutilés, habitent ces scènes déposées sur le papier. « Cela ne peut être mis sur papier / que par un œil arraché », pour reprendre les mots de Nelly Sachs.

Sources citations :

Primo Levi, *L'Asymétrie et la vie*, Éditions Robert Laffont, Paris, 2004, p.207.  
Nelly Sachs, *Partage-toi, nuit*, trad. fr. de Mireille Gansel, Éditions Verdier, Paris, 2005, p.144.

Parmi les œuvres présentées au sein de cette section, on peut notamment mentionner :

- Des dessins de deux adolescents survivants du camp d'extermination d'Auschwitz, dessins réalisés dans le centre de Zugerberg en Suisse où ces jeunes ont été accueillis entre juin et septembre 1945.  
[Archiv für Zeitgeschichte ETH Zürich]

- Deux peintures de Niklas Frank, né en Allemagne en 1939, enfant de « l'autre côté de l'histoire »... Niklas est le fils de Hans Frank, haut dignitaire nazi qui fut gouverneur général de la Pologne occupée. Il avait 7 ans quand son père a été condamné à mort au procès de Nuremberg pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité. Ses peintures d'adolescent sont hantées par la morbidité des ordres dont son père fut complice, père pour lequel il éprouve une détestation. « Ces toiles décrivent des événements dont Niklas n'est pas responsable mais qui hantent sa famille, la mienne, et l'humanité tout entière », écrit Philippe Sands, avocat international, dont la famille de son grand-père a été assassinée en Pologne. Niklas Frank et Philippe Sands sont devenus amis.

[Article de Philippe Sands et Lara Schiffrin-Sands dans le catalogue de l'exposition]

- Plusieurs dessins du Darfour rassemblés par l'ONG londonienne Waging Peace : ils font partie de plus de 500 dessins d'enfants qui ont été présentés au Bureau du Procureur de la Cour pénale internationale en novembre 2007, par Waging Peace, dans les poursuites pénales internationales pour crimes contre l'humanité et crimes de guerre.  
[Waging Peace / The Wiener Holocaust Library Collections].



11. Enki Bilal, *Six artistes pour traduire l'horreur*, 2020. Interprétation-montage réalisé par Enki Bilal, avec intégration de quatre dessins d'enfants des guerres à partir de *Guernica* de Pablo Picasso, 1937, huile sur toile, 3,93 x 7,76 m.  
© Enki Bilal, avec l'aimable autorisation de Picasso Administration

« L'artiste Pablo P. qui montre la ville bombardée, l'artiste anonyme A qui montre le père exécuté, l'artiste anonyme B qui montre l'effroi du tétanisé, l'artiste anonyme C qui montre l'envol de l'ange, et l'artiste anonyme D qui montre le regard exorbité... Le sixième et dernier, l'artiste Enki B., qui fait se rencontrer les cinq autres. Mais de tous, seuls les quatre enfants artistes anonymes A, B, C, D, savent de quoi ils parlent, car seuls eux ont vécu le moment. Grâce à eux, et à tous ceux de l'exposition, la guerre aux hommes qui font la guerre continue. »  
Enki Bilal

Aux côtés des dessins d'enfants, cette partie présente aussi des participations des artistes Antonio Segui, Stéphane Blanquet, Mona Luison, Jérôme Zonder et de l'écrivain Boubacar Boris Diop.

À la sortie de cette section prend place une troisième œuvre d'Enki Bilal, reproduite sur 3 mètres, *Six artistes pour traduire l'horreur*.



12. Garçon de 10 ans, camp de personnes déplacées dans le secteur de Maban, Soudan du Sud, mars 2017 © Courtoisie: UNHCR Soudan du Sud

« Il n'y avait aucune possibilité de s'échapper, nous sommes restés dans la brousse pendant deux jours sans manger, puis nous avons marché encore deux jours pour atteindre Huffra. Nous avons perdu Aya (ma grand-mère). [...] Je veux être un homme politique, comme ça, je pourrai construire des écoles pour les enfants et donner à manger et à boire aux gens.»



14. Garçon centrafricain, 15 ans, camp de réfugiés de Gon au sud du Tchad, *Souvenir de la guerre*, 6 février 2020. © Courtoisie: UNHCR Tchad

« Les militaires ont attaqué notre village Bara à 4h du matin. Ils tiraient et bastonnaient les gens, surtout les hommes. Les coups de canon faisaient fuir les gens et les animaux. Nous nous sommes enfuis avec mes parents, mes frères et sœurs, en nous cachant en pleine brousse pendant 2 jours, et nous avons continué notre marche pendant 3 jours pour atteindre Maibo au Tchad.»



13. Garçon de 13 ans, son village au Darfour a été attaqué par l'armée soudanaise et les milices janjawids en 2003 quand il avait 9 ans, juin-juillet 2017. © Courtoisie: Waging Peace

Waging Peace: « Ce dessin montre quelques-unes des méthodes d'exécution utilisées par les janjawids (ici représentés à pied et à cheval) et les forces soudanaises (avec des chars, des mitrailleuses montées sur des véhicules et des avions). En haut de l'image, un garçon est jeté dans le feu. Au milieu, un homme a un sac sur la tête avant d'être tué.»



15. Garçon rohingya du Myanmar, réfugié dans le camp Balukhali de la région de Cox's Bazar au Bangladesh, octobre 2017.

Il a représenté ce qu'il a vécu alors qu'il fuyait vers le Bangladesh. © Courtoisie: UNICEF Bangladesh

## Section 6. Les déchirures et les rêves

« Je ne peux ni oublier ni me souvenir. Mais tu vois, je peux vivre et je veux vivre. Malgré tout: la vie est dans ces deux mots », confie Rithy Panh à Christophe Bataille. La vie, sacrée, continue à opposer toute sa force de résistance. Les vivants donnent une place à leurs morts, ils les pleurent et leur offrent une sépulture quand une volonté de destruction absolue n'a pas mené à leur disparition. Pour vivre encore, ils fuient avec le peu que les corps peuvent porter, marchent, roulent, tanguent, prennent le risque de franchir des frontières, sur terre et en mer. Dans un centre d'accueil d'orphelins à Argoun, un enfant s'inquiète: « Le Père Noël va-t-il arriver jusqu'à nous, ne sera-t-il pas arrêté au checkpoint? ». Quand des rêves se déposent sur le papier, dans toute leur fragilité, même quand la menace rôde encore, ils ont la magie et l'éclat des bijoux. S'envoler sur le dos d'une cigogne, d'un cheval mythologique ou bien dans un avion aux allures de baleine géante... Retrouver sa maison, sa terre et son ciel. Un soleil. D'une autre lumière que le premier soleil.

Sources des citations:

Rithy Panh et Christophe Bataille, *La Paix avec les morts*, Grasset, Paris, 2020, p. 170.

Aude Merlin, « Fragments d'enfances, enfances fragmentées: le cas tchétchène », dans Rose Duroux et Catherine Milkovitch-Rioux (dir.), *Enfances en guerre. Témoignages d'enfants sur la guerre*, Georg Éditions, Chêne-Bourg, 2013, p. 167-180.



16. Garçon de 15 ans, réfugié érythréen dans un centre de détention officiel pour migrants en Libye, octobre 2019

© Courtoisie: Médecins Sans Frontières

Équipe médicale MSF: « D'Éthiopie où sa famille avait fui, il a pris la route de l'Europe à 12 ans après la mort de son père. Arrivé en Libye en 2017, il est vendu à des trafiquants d'êtres humains et passe deux ans dans des prisons clandestines (où règnent mauvais traitements, tortures, maladies...).

Libéré, il a tenté la traversée de la Méditerranée durant l'été 2019, avec un groupe d'Érythréens, compagnons de détention rencontrés dans les geôles des trafiquants. Leur bateau a coulé. Plus de 130 personnes sont mortes. Il a vu nombre d'entre elles se noyer sous ses yeux. L'image qui ne le quitte plus est celle d'un père qui tenait ses deux bébés dans les bras. Il ne pouvait pas nager en tenant ses enfants, mais se refusait à les lâcher. L'auteur les a vus sombrer ensemble, sans pouvoir les aider. »



17. Wadad Ramadan, fille de 13 ans au lycée Fakhreddine, à Beyrouth, au Liban, début des années 1980

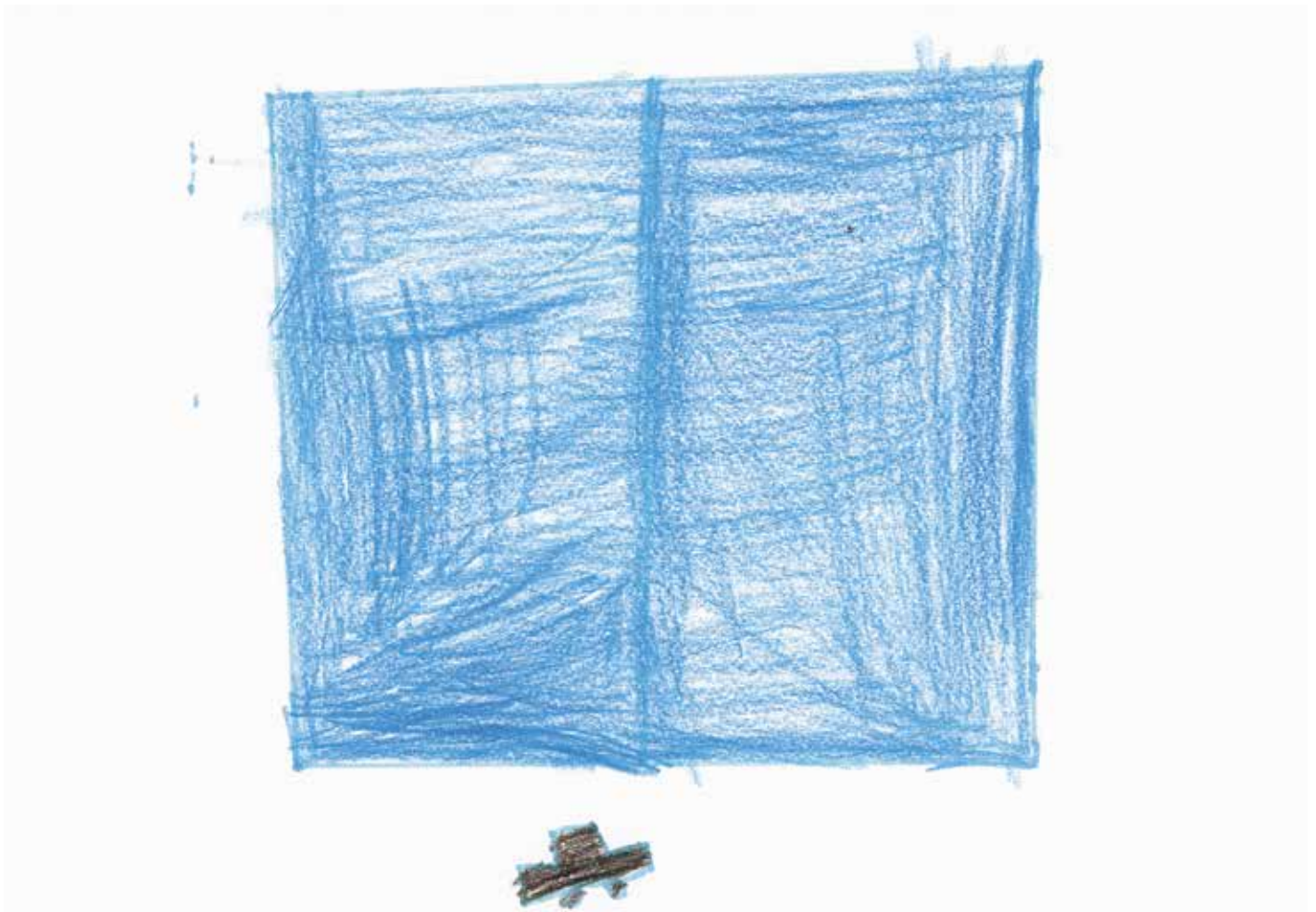
© Extrait de: Seta Manoukian, *Les Enfants libanais et la Guerre*, éditions Dar Al-Farabi

Aux côtés des dessins d'enfants, cette dernière section présente un court texte de l'écrivaine Leïla Sebbar, *Les oliviers de la Palestine heureuse*, en réponse au dessin de Walid Khaled, palestinien de 13 ans (1988).

Sur la dernière cimaise consacrée aux rêves dessinés par les enfants, sont projetés les rayons interminables d'un soleil. C'est à leurs côtés que se posent les mots d'Henri Michaux, derniers mots de l'exposition:

« Ainsi d'un élan, ne doutant de rien, [l'enfant] entreprend des sujets que tout peintre éviterait. Sans hésiter, il peindra le soleil, le soleil ni plus ni moins, le grand éblouissant soleil... »

Henri Michaux, *Les Commencements*, Fontfroide-le-Haut, Fata Morgana, 2011, p. 27.



18. Garçon syrien de 8 ans, réfugié à Irbid en Jordanie, centre de santé mentale Médecins Sans Frontières en Jordanie, 2017  
© Courtoisie: Médecins Sans Frontières

« C'est une porte et une voiture. Nous revenons dans notre pays. Je me souviens de la porte. Elle était bleue. Je suis dans la voiture, avec toute ma famille. »

## Zérane S. Girardeau

Commissaire, productrice et directrice artistique, fondatrice de l'association *Déflagrations*

Zérane S. Girardeau est directrice artistique et commissaire d'exposition. Les atteintes à la justice et à la dignité sont parmi ses principaux sujets de travail qui l'amènent à s'emparer de mémoires occultées et de paroles sans place. Devant la guerre en Syrie, elle s'implique dans une recherche personnelle sur les expressions graphiques des enfants dans les guerres et crimes de masse. En 2013, elle écrit le projet *Déflagrations*, commence à constituer un corpus documentaire et y associe de nombreuses organisations et personnalités. Commissaire de la première exposition «*Déflagrations*» à Strasbourg en 2017 (directrice de son catalogue paru chez Anamosa), elle participe par la suite à deux expositions à l'occasion des 20 ans du Statut de Rome qui acta la naissance de la Cour pénale internationale. Après avoir créé *Zérane Confluence Artistique* en 2007, elle fonde l'association *Déflagrations* destinée à poursuivre le chemin de connaissance et de reconnaissance des expressions des enfants dans les violences de masse.

## Scénographie

### Géraldine Fohr

Directrice artistique, diplômée de l'École du Louvre en Histoire de l'art et Muséologie, elle vient s'installer à Marseille après quelques années passées au sein du service graphisme et signalétique du musée du Louvre. En free-lance depuis une quinzaine d'années, elle accompagne sur le territoire marseillais des acteurs culturels et scientifiques dans leur communication. Depuis 2016, elle conçoit et réalise la signalétique d'expositions pour le Mucem. En duo avec Renaud Perrin pour la scénographie, elle a assuré notamment le graphisme des expositions «*Instant tunisien – Archives de la révolution*» (2019), «*Vêtements modèles*» (2020).

### Renaud Perrin

Diplômé de la Haute École des arts du Rhin (HEAR) de Strasbourg, il vit et travaille à Marseille depuis 2002, comme illustrateur pour la presse et l'édition, ou scénographe pour le spectacle vivant et, depuis 2010, pour des expositions. Il réalise également des installations en volume pour des salons du livre, centres culturels et galeries d'art, des films d'animation en collaboration avec des musiciens, et des performances dessinées. Il a conçu la scénographie et les illustrations de l'exposition itinérante «*La petite fête foraine du Mucem*» (2016), et a assuré la scénographie des expositions «*Instant tunisien – Archives de la révolution*» (2019), «*Vêtements modèles*» (2020).

### La scénographie

Les éléments de mobilier proviennent majoritairement des aménagements de l'exposition précédente («*Vêtements modèles*»), dans une configuration en revanche très différente. Une hauteur modeste (270 cm pour les cimaises et 350 cm pour les murs peints) a été conservée. Des tablettes inclinées permettent de rythmer l'exposition et de marquer les différentes sections. La présentation des dessins sur ces tablettes permet aux visiteurs de visualiser les dessins dans un contexte proche de leur réalisation. Les dessins originaux sont le plus souvent d'un format modeste, proche du A4. Les reproductions sont un peu plus grandes, avec quelques dessins agrandis plus nettement, dans un accrochage non linéaire.

La circulation des visiteurs est ponctuée par plusieurs espaces de vidéos et les interventions d'Enki Bilal (installation en volume et grand dessin inspiré de *Guernica*).

La présentation sobre (cimaises blanches, ou noire dans une section, textes noirs) a pour but de mettre en valeur les dessins des enfants.

### Les intentions graphiques

Dans l'entrée, le titre et le texte d'introduction sont posés sur une tache de peinture bronze, qui évoque un papier déchiré ou un trou dans un mur bombardé. Le graphisme joue sur des décalages dans les blocs de textes et les titres, plus ou moins important, pour donner une impression de cassure, d'effondrement en cours.

Toute la signalétique est en noir, afin de laisser la part belle aux dessins, sauf les paroles d'enfants, qui sont travaillées différemment par leur couleur et traitement, pour les faire émerger du discours général de l'exposition.

## Programmation artistique et culturelle

---

### 6<sup>e</sup> Nuit des idées

---

Dates et horaires susceptibles d'être modifiées en fonction des mesures sanitaires.

À l'occasion de l'ouverture de l'exposition « Déflagrations », le Mucem dédie sa « Nuit des idées » à la pratique du dessin et aux droits de l'enfance, avec une table ronde et la complicité de plusieurs associations sociales ou humanitaires, locales et internationales.

Comment les acteurs humanitaires travaillent-ils auprès des enfants dans les pays en guerre et quelles sont les problématiques qu'ils rencontrent ? Comment les acteurs marseillais accompagnent-ils les enfants et les familles dans les difficultés sociales et économiques particulièrement aigues qu'ils rencontrent durant la pandémie que nous traversons ? Comment la parole des enfants et les témoignages de première main que constituent parfois leurs dessins, peuvent-ils être mieux entendus, accompagnés, considérés ? Quelles sont les conditions d'une meilleure prise en compte juridique de cette parole, notamment par la Cour pénale internationale ?

Cette manifestation qui donne la parole aux acteurs de terrain, aux juristes, aux artistes et intellectuels engagés dans la défense des droits de l'enfant, se déroule dans le cadre de la *Nuit des idées*, événement annuel consacré à la libre circulation des idées et des savoirs, organisé par l'Institut Français (thématique de 2021: « Proches »).

Ces photographies disponibles sur la plateforme destinée aux enseignants peuvent être utilisées dans un cadre pédagogique pendant la durée de l'exposition:

[www.mucem.org/espace-ressources-enseignants](http://www.mucem.org/espace-ressources-enseignants)

Pour y accéder, entrez le code d'accès «MucemPeda» réservé aux enseignants.

Ces photographies peuvent être utilisées dans un cadre pédagogique exclusivement. Toute autre exploitation des images (commerciale ou non) devra faire l'objet de la part du diffuseur d'une demande d'autorisation auprès des ayants-droits.



1. Sabah Dimechkie, 11 ans, lycée Fakhreddine de Beyrouth au Liban, début des années 1980 © Extrait de: Seta Manoukian, *Les Enfants libanais et la Guerre*, Éditions Dar Al-Farabi



2. Élève d'une école de jeunes filles à Paris, 1939. Paris la nuit, descente aux caves-abris lors d'une alerte aérienne. MUNAÉ (Musée National de l'Éducation – Réseau Canopé), Rouen © Réseau Canopé – Le Musée national de l'Éducation



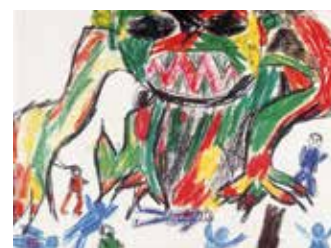
5. Enfant tchétchène réfugié dans un camp en Ingouchie, 2000 © Courtoisie: Fonds Patrick Chauvel



6. Janina Waskowska (2<sup>e</sup> année d'école primaire), *Bombardement*, Pologne, printemps 1946 © Courtoisie: Archives contemporaines d'État de Varsovie



3. Soufi Abdelmalek et Buono Michel, 9 ans, *Les armes du combattant de l'ALN*, Algérie, 1962 © Extrait de: Mohamed Bencharif, *Quand les enfants écrivent l'histoire*, Éditions Bachari, 2015



4. Mario, 11 ans, de Požega en ex-Yougoslavie, *La peur*, 1994 © Extrait de: UNICEF, *I dream of peace. Images of War by Children of Former Yugoslavia*, HarperCollins, 1994



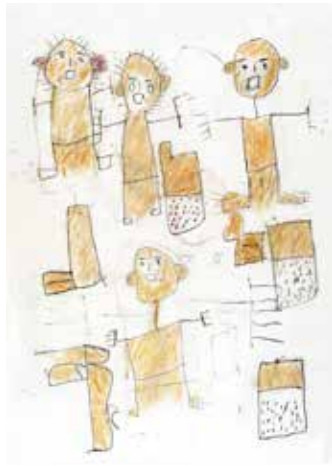
7. Garçon rohingya du Myanmar, 12 ans, camp de réfugiés Balukhali dans la région de Cox's Bazar, au Bangladesh, fin 2017 © Courtoisie: UNICEF Bangladesh & COPEC



8. Amar, 6 ans, *Le sang du martyr*, Raqqa, Syrie, 2012 © Courtoisie: Alwane, association de soutien aux enfants syriens



9. Myriam Issa, enfant palestinienne réfugiée dans le camp de Bak'a, en Jordanie, 1968-1969  
© Extrait de: Mouna Soudi, *Le Temps de la guerre: témoignage d'enfants*, 1970



10. Garçon déplacé dans la ville de Kaya, 13 ans, région du Centre-Nord au Burkina Faso, juillet 2020  
© Courtoisie: UNICEF Burkina Faso



11. Enki Bilal, *Six artistes pour traduire l'horreur*, 2020. Interprétation-montage réalisé par Enki Bilal, avec intégration de quatre dessins d'enfants des guerres à partir de *Guernica* de Pablo Picasso, 1937, huile sur toile, 3,93 x 7,76 m  
© Enki Bilal, avec l'aimable autorisation de Picasso Administration



12. Garçon de 10 ans, camp de personnes déplacées dans le secteur de Maban, Soudan du Sud, mars 2017.  
© Courtoisie: UNHCR Soudan du Sud



13. Garçon de 13 ans, son village au Darfour a été attaqué par l'armée soudanaise et les milices janjawids en 2003 quand il avait 9 ans, juin/juillet 2017  
© Courtoisie: Waging Peace



14. Garçon centrafricain, 15 ans, camp de réfugiés de Gon au sud du Tchad, *Souvenir de la guerre*, 6 février 2020  
© Courtoisie: UNHCR Tchad



15. Garçon rohingya du Myanmar, réfugié dans le camp Balukhali de la région de Cox's Bazar au Bangladesh, octobre 2017  
© Courtoisie: UNICEF Bangladesh



16. Garçon de 15 ans, réfugié érythréen dans un centre de détention officiel pour migrants en Libye, octobre 2019  
© Courtoisie: Médecins Sans Frontières



17. Wadad Ramadan, fille de 13 ans au lycée Fakhreddine, à Beyrouth, au Liban, début des années 1980.  
© Extrait de: Seta Manoukian, *Les Enfants libanais et la Guerre*, éditions Dar Al-Farabi



18. Garçon syrien de 8 ans, réfugié à Irbid en Jordanie, centre de santé mentale Médecins Sans Frontières en Jordanie, 2017  
© Courtoisie: Médecins Sans Frontières



## BABYZEN

---

Dans les sociétés urbaines d'aujourd'hui, le mouvement est synonyme de vie. Devenir parents rime souvent avec plus de sédentarité. Parce qu'ils ne font pas face aux mêmes défis qu'hier, BABYZEN a voulu tout changer.

Pour répondre aux exigences de leur mode de vie, BABYZEN a imaginé YOYO, une poussette unique, dès la naissance, qui les accompagne dans leur quotidien. Maniable, simple, légère, YOYO contourne les contraintes, simplifie le quotidien et permet aux parents de rester actifs, en relation avec le monde qui les entoure.

En dix ans, cette entreprise basée à Aix-en-Provence a conquis le monde. De New York à Hong Kong et sur tous les continents, YOYO est devenue la référence des parents en mouvement.

La philosophie de BABYZEN est de faciliter la vie des parents pour leur permettre de se consacrer à ce qui compte vraiment dans leur vie. Au cœur de leurs préoccupations: leurs enfants, leur éducation et leur épanouissement.

BABYZEN et le Mucem, au-delà de partager des racines communes, se retrouvent autour d'une même vision: la culture tient une place centrale dans l'éveil des enfants. C'est donc très naturellement que BABYZEN est devenu mécène du Mucem en 2017, et participe depuis à l'accompagnement des enfants dans l'exploration et la découverte de ce haut lieu de la méditerranée.

Ce partenariat se concrétise de différentes façons: l'accompagnement de la programmation de l'espace enfant, notamment pendant les vacances scolaires, la mise à disposition de poussettes pour les familles lors de leur visite du musée ainsi que le soutien des expositions en rapport avec l'enfance comme «Déflagrations».



## Réservations et renseignements

---

Réservation 7j/7 de 9h à 18h par téléphone au 04 84 35 13 13  
ou par mail à [reservation@mucem.org/mucem.org](mailto:reservation@mucem.org)

Sourds et malentendants : 06 07 26 29 62  
[handicap@mucem.org](mailto:handicap@mucem.org)

## Horaires d'ouverture

---

Accueil des groupes scolaires de 10h à 18h.

## Tarifs

---

Visite autonome : gratuite  
Visite guidée : 70€/classe

## Bienvenue au Mucem

---

La gratuité pour les visites guidées/ateliers est accordée aux écoles maternelles, élémentaires et aux collèges REP et REP+ de Marseille. Il vous suffit de contacter le service de réservation en précisant le nom de votre établissement scolaire dans le cadre du dispositif « Bienvenue au Mucem ». Deux activités sont prises en charge par enseignant sur une année scolaire.

## Carte « E-Pass jeunes »

---

La Région Sud Provence-Alpes-Côte d'Azur a lancé une carte, une application et un site internet pour faciliter l'accès à la culture des lycéens, apprentis, élèves en BTS et prépa dans les lycées, stagiaires de la formation professionnelle et élèves et étudiants du Sanitaire et du Social. Cette carte permet également aux enseignants de financer une sortie scolaire, notamment au Mucem.

## Accès

---

Entrée par l'esplanade du J4

Entrée passerelle du Panier, parvis de l'église Saint-Laurent

Entrée basse fort Saint-Jean par le 201, quai du Port

Métro Vieux-Port ou Joliette

Tram T2 République/Dames ou Joliette

Bus 82, 82s, 60, 83 Arrêt fort Saint-Jean/Ligne de nuit 582

Bus 49 Église Saint-Laurent

Parkings payants Vieux-Port – Mucem



